

mènes matériels, aux phénomènes mécaniques. Que ceux-ci les provoquent, soit; mais les uns et les autres ne peuvent être confondus; ils sont de nature différente. Dans cet ordre d'idées, la Physique n'explique plus rien, et vous êtes obligés d'avouer que ce qui entend, *ce n'est pas la cellule ni le cerveau, mais quelque chose qui sent* lorsque la cellule est ébranlée, et ce quelque chose qui sent ne peut être matériel ni étendu encore une fois; car ce n'est pas résoudre le problème que de reculer indéfiniment le terme où, quoi que nous fassions, nous serons forcés d'aboutir.

Faites la même constatation pour la lumière, et vous vous rendrez compte que la sensation du rouge, ce n'est pas un nombre de vibrations déterminé.

En augmentant sans cesse le nombre de vibrations, vous ressentirez successivement de l'orangé, du jaune, du vert, de l'indigo et du violet; sensations très différentes et irréductibles les unes aux autres.

Il en est de même pour toutes les sensations. Le phénomène interne ne ressemble donc en rien à sa cause. L'ébranlement de la cellule est la *condition* de la sensation; il ne l'explique pas, il ne pénètre pas le secret de cette chose nouvelle et différente que vous constatez sans le secours d'aucune expérience.

En un mot, quand vous sentez, vous ne confondez pas le sujet qui sent, et qui n'est autre que vous, avec votre oreille, avec votre œil, avec vos cellules cérébrales; il y a en votre être *quelque chose* de plus que le corps, c'est ce qui sent, et cette substance qui sent et qui fait partie de votre *moi*, nommez-la comme vous voudrez; moi je l'appelle *AME*, et le mot ne fait rien à la chose.

Aux temps de Platon, d'Aristote, de saint Thomas, de Leibnitz, les philosophes étaient aussi bien outillés qu'aujourd'hui pour résoudre ce problème; les savants actuels discuteront pour savoir si, dans le limaçon de l'oreille, l'onde acoustique est transmise par tel ou tel organe; mais nous savons que le mécanisme importe peu. Il aboutirait fatalement à être perçu par quelque substance immatérielle, inétendue. Ce principe qui sent est un cauchemar pour le matérialiste; c'est aussi la bête noire des évolutionnistes, pour lesquels la matière et les forces physico-chimiques devraient suffire à tout expliquer.

Une cellule végétale qui naît par hasard d'une combinaison de différents éléments; des éléments qui, par des forces inconnues mais toujours moléculaires, en arrivent à trouver un « truc » différent du voisin pour s'agencer de façon à se reproduire, à se transformer, à donner toute la série qui sépare le microbe — simple cellule végétale — du grand cèdre, c'est un peu dur; mais, à la grande rigueur, admettons-le pour un instant. Si la vie a été végétale d'abord, nous savons que peu après elle a fait un pas de plus, qu'elle est devenue animale; c'est-à-dire que des êtres sont nés qui ont eu des sensations, qui ont vu, qui ont entendu, qui ont éprouvé de la douleur. Quel est celui qui a commencé? Je l'ignore; mais je sais qu'il y a eu un premier animal qui a senti. Était-il formé d'une cellule unique ou composé d'un agrégat de cellules? Peu importe!

Simplifions le problème et prenons une cellule unique: Pourquoi cette cellule, dérivée, d'après l'évolutionnisme, du règne végétal, s'est-elle mise un beau jour

à sentir? Elle y est arrivée peu à peu; elle a traversé, dit-on, tous les degrés, depuis l'inconscience jusqu'à la conscience (1).

Lorsqu'un savant me raconte de pareilles balivernes, je lui ris au nez. Il se moque de la pensée, il prend des mots pour des réalités. *Inconscience* veut dire *négarion de la conscience*. Passer insensiblement de la non conscience à la conscience reviendrait à imaginer qu'on peut arriver petit à petit du néant à l'existence. Cela est-il possible? Oui ou non, tout est là!

On réplique en disant que la conscience appartient à la matière et qu'elle se développe peu à peu dans une évolution lente, mais continue. A tout prendre, j'aimerais mieux cela, mais, hélas! la difficulté, pour être reculée, n'en subsiste pas moins, car on est fatalement conduit à une autre impasse dont on ne sort plus.

La matière étant divisible et actuellement divisée en atomes — même en corpuscules, — on est forcément obligé de doter chacun d'eux d'une conscience.

Une cellule aura donc autant de consciences que d'atomes ou de corpuscules. Imaginez-vous un ensemble de petites consciences formant une grande conscience? J'ai beau essayer de concevoir ce phénomène, non seulement sa signification m'échappe, mais je ne puis l'imaginer; au nom de l'évidence, ma raison se cabre.

Une conscience ne peut sentir pour autrui; une conscience qui centralise d'autres consciences élémentaires, cela ne veut plus rien dire!

Laissons les monistes déguiser leur ignorance sous une avalanche de mots, habiller des outres gonflées de vent avec des étoffes aux couleurs criardes; laissons-les se débattre dans un bourbier fangeux où ils s'enfoncent tous les jours.

La Science, encore une fois, ne consiste pas dans une série d'escamotages. Pour tout esprit sain, un principe qui sent est forcément immatériel, donc inétendu, il exige une création spéciale, il ne saurait passer du néant à l'existence sans le secours de Celui par qui tout a été fait.

A côté de phénomènes communs à l'animal et à l'homme, prennent place chez nous d'autres faits irréductibles à la sensation. Tels sont les actes d'intelligence et de volonté. Les premiers seuls vont retenir pour l'instant notre attention.

On dit et on répète sur tous les tons que l'animal est un être intelligent, c'est une grave erreur; on détourne le mot *intelligent* de son sens propre. L'animal sent comme nous; peut, comme nous, associer des sensations par le même mécanisme cérébral, être capable de mémoire. Tous ces phénomènes s'expliquent sans l'intervention d'une faculté supérieure à la sensation. Les actes qui, chez lui, nous paraissent les plus complexes peuvent toujours s'expliquer par une série de sensations consécutives et liées par une association organique. Ce n'est pas le lieu de développer cette pensée, mais nous insistons sur ce fait que l'animal est incapable d'apercevoir les rapports entre les choses et incapable de dégager ce rapport des sensations perçues. Voici, je suppose, deux étendues égales, deux triangles;

(1) Le mot *conscience* ici, comme dans la suite de ce chapitre, est pris dans un sens très défini: il est synonyme de « fait de sentir », d'« état de sentir ».

l'animal les voit comme moi; ces deux triangles éveillent chez lui, comme chez moi, deux sensations de couleur, par exemple.

Mais tandis que l'animal n'ira pas plus loin, l'homme est capable d'une autre opération; il juge de la ressemblance de ces deux triangles; non seulement dans son esprit existent deux représentations égales de triangles, mais à cela s'ajoute autre chose : la *ressemblance* qu'il constate.

— Sensation, direz-vous.

— Point du tout. Deux triangles, deux figures peuvent être représentées, imaginées, dessinées, puisqu'il s'agit d'espace; *dessinez donc une ressemblance ou une différence?*

Le rouge et le violet vous procurent deux sensations diverses; si vous vous rendez compte de la différence, si vous la formulez nettement dans votre conscience, vous ajoutez autre chose, vous portez un jugement, vous émettez une idée : votre esprit est donc capable d'*autre chose que de sensation*.

Il ne faut donc pas confondre ces deux faits irréductibles dont l'un, la *sensation*, est acte purement passif, tandis que le *jugement*, essentiellement actif, témoigne d'un sujet totalement différent de l'animal.

Alors que les sensations, le souvenir, les actes de mémoire ne se peuvent imaginer sans travail cérébral, sans une action organique, sans dépense d'énergie, il n'a jamais été prouvé que la perception des rapports entre les choses, nos jugements, la pensée en un mot, dans son action centrale, nécessairement simple, en dépende en aucune façon. « En ce for intérieur, a-t-on dit avec raison, il n'y a plus rien de la matière du corps, de l'organisme, plus rien de tout ce qui est étendue et multitude. C'est sans cet organe qu'on pense, disait Aristote; cette haute proposition est demeurée inébranlable et vraisemblablement pour qui saura l'entendre ne sera jamais ébranlée. »

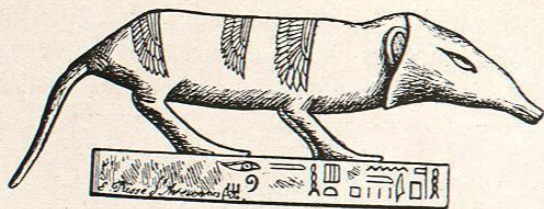
On comprendra mieux maintenant pourquoi la philosophie spiritualiste n'admettra jamais la théorie transformiste appliquée au tout de l'homme.

De même que le monisme ne sait comment passer du néant à l'être, de l'inconscience à la conscience, du monde organique au monde sensible, de même la doctrine de l'évolution est radicalement impuissante à expliquer le passage de l'animal qui sent à l'homme qui pense. L'âme de l'homme n'a aucun rapport de filiation, de parenté, avec le principe qui sent chez l'animal.

La raison humaine arrivée à ces sommets comprend alors toute la profondeur de cette pensée qui termine, dans la Genèse, l'œuvre de six jours :

Puis Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image selon notre ressemblance. »

Et c'est là aussi qu'aboutit la Science humaine.



DEUXIÈME PARTIE

QUI SOMMES-NOUS ?